

ne doit pas se plier devant un autre. Pour ma part, je ne voudrais pas de la seconde place. Excusez-moi, signor, et n'attribuez pas à la curiosité ma présence chez vous. J'ai été faible, je suis venu par condescendance pour Andréa.

—Oh ! vous ne me quitterez pas encore, maître, reprit Raphaël ; songez que jamais encore la fortune ne m'avait autant favorisé.

A ces mots, il appela son domestique.

—Qui a donné à votre portrait ce coup de poignard, noble maître ? demanda Andréa ; on dirait d'une blessure dans la poitrine.

—Quoi ! s'écria Raphaël étonné, je l'ai quitté intact : le poignard est-il dirigé contre ma vie ? Oh ! mon Dieu, il n'en est pas besoin, car la mort prévient ses coups.

—C'est étrange, fit Angelo ; quel misérable aurait osé !...

Raphaël était plongé dans une rêverie profonde. Fornarina s'approcha, et déposant un baiser sur le front de son bien-aimé, lui offrit la gracieuse corbeille toute pleine de fruits savoureux.

—Allons ! ton amour a pris les devants, dit Raphaël ; tandis que je me rends chez toi, tu m'attends ici. Ton présent vient à propos. Je me réjouis et tu te réjouis aussi de le partager avec ces messieurs.

Le domestique vint, et Raphaël lui ordonna d'apporter du vin et des coupes.

Fornarina ne pouvait s'expliquer l'attitude de son amant. Il lui paraissait d'un abord glacial. Les paroles de Fomasino lui revinrent à l'esprit. "Les discours de Raphaël n'étaient-ils pas d'une brièveté extrême ? son baiser, son remerciement d'une froideur inouïe ?" Que ne voit pas la jalousie lorsqu'elle veut voir !

Le domestique apporta du vin.

—Prenons ensemble cette modeste collation, nobles seigneurs ; et toi aussi, ma Fornarina.

Le vin pétillait dans les coupes. Buonarrotti buvait, bien qu'à regret. En un clin d'œil, Fornarina eut vidé la fiole dans la coupe de Raphaël. Son cœur battait avec force ; elle était pleine d'anxiété ; mais elle voulait s'attacher son amant par les liens les plus forts, indissolubles. Elle frémit pourtant quand Raphaël but la liqueur. Seulement, à cette heure, une horrible idée lui traversa l'esprit : Si c'était du poison...

—Ciel ! comme mon front est brûlant, dit Raphaël après une pause. Un torrent de feu traverse mes veines.

—Le vin est généreux, fit observer Buonarrotti.

—Ce feu me dévorera ; je ne devais pas boire. Aussi bien, je savais que je portais la mort dans mon sein. Aujourd'hui mourut le Rédempteur des hommes ; c'est aujourd'hui aussi l'anniversaire de ma naissance, ce sera aussi celui de mon trépas. Fornarina, n'aimes-tu ?

Pâle comme un suaire, les larmes dans les yeux, la pauvre fille l'embrassa pour toute réponse avec ardeur, et couvrit sa bouche de baisers.

—Cesse, ma chérie, dit Raphaël, visiblement affaibli. Veux-tu donc augmenter le feu qui embrase mon corps ?... Ah ! je me sens bien mal.

Vivement attendri par cette scène, Buonarrotti dit à Raphaël : L'air vous fera du bien.

Un air doux et rafraîchissant, arrivé par la fenêtre qu'avait ouverte Angelo, vint soulever la noire chevelure du peintre d'Urbino.

—Mille actions de grâce vous soient rendues pour cette preuve d'amitié, répondit Raphaël ! Ah ! je respire l'air pur et doux

qui vient de Dieu. La nature est si belle, ainsi que la vie.... Plût à celui qui commande à toutes choses que sur ce zéphyr mon âme s'élançât vers les régions célestes !

—Tu ne mourras pas, Raphaël ! s'écria Fornarina éperdue : oh ! non, tu ne mourras pas. Dieu m'exaucera si jamais il aime les hommes. Pitié, pitié, sainte mère de Dieu ! Pitié par l'amour de ton fils ! Divine madone, daigneras-tu écouter ma prière ? S'il mourait celui qui est ma vie, je le suivrais dans le tombeau.

—Console-toi, ma bien-aimée, dit Raphaël, il faut que tu vives pour penser à moi. Par l'attachement qui nous unit, promets-moi de ne jamais attenter à ta vie.

Fornarina le promit en tressaillant.

Raphaël, cependant, épuisé de faiblesse, s'était fait porter sur son lit, soutenu par Angelo et Andréa. A sa demande, on alla chercher, pour qu'il pût les revoir une dernière fois, ses élèves de prédilection, Giulio Romano et Francesco Penni. Ils vinrent avec un médecin.

Quand ils arrivèrent, Fornarina tenait encore le moribond enlacé dans ses bras, et lorsque le médecin les écarta, elle s'agenouilla auprès du lit et inonda sa main de larmes. Dans cette attitude, elle attendait, en frémissant, la sentence du médecin, qui déclara que c'était une fièvre ardente, dont le germe, inerte pendant quelque temps, venait de se développer avec force.

—Ainsi, je ne suis donc pas une meurtrière, se dit-elle intérieurement.

Pauvre fille ! tu l'étais néanmoins.

C'était un spectacle touchant.

D'un côté, Fornarina à genoux, de l'autre, les deux élèves fondant en larmes ; près d'eux, les mains jointes, Buonarrotti, Andréa et le médecin.

—Je sens la mort qui approche, mes amis, dit le malade d'une voix éteinte. Je vous remercie de votre affection, je prie le ciel de vous en récompenser. Je vous laisse sans amis, sans protecteurs, mais Dieu dans son infinie bonté, vous en enverra un. Buonarrotti, vous êtes un homme de bien, je vous confie leur sort. Fornarina, toi que j'aimais le plus au monde, il n'est pas donné à l'homme d'exprimer combien je souffre de notre séparation. Tous mes biens t'appartiennent ; sois pour toujours à l'abri du besoin. J'implore pour toi les bénédictions du Très-Haut. Mes tableaux sont à vous, mes fidèles élèves ; quelque peu de leur produit suffira pour secourir mon pauvre cousin d'Urbino. A présent, montrez-moi une dernière fois mon ouvrage commencé.

Le chevalet fut avancé vers le lit. Les mains pieusement jointes, Raphaël sourit à l'aspect de son œuvre.

—Je ne puis l'achever, dit-il : glorifié moi-même, je vais voir le Seigneur dans toute sa splendeur et sa sérénité. Achève-le, toi Giulio, Buonarrotti, me gardez-vous rancune ?

Angelo avait les yeux baignés de larmes.

—Meurs en paix, répondit-il en tendant la main au mourant, je ne t'ai jamais haï.

—Encore un baiser, Fornarina.

..... Je viens, mon père.

Fornarina poussa un long cri : Raphaël n'était plus.

.....
La nouvelle de sa mort jeta le deuil dans toute la ville. Au soleil couchant, l'on retira du Tibre le corps d'un homme percé de trois coups de poignard. C'était Fomasino.